

## LE DEVENIR DE L'AMOUR DE TRANSFERT SELON FREUD

(Intervention au « Séminaire sur le transfert et l'amour » de Jean-Richard Freymann, à la Clinique Sainte-Barbe de Strasborg, le 10 mai 2019)

Jean-Marie Jadin

Sachant que je n'allais parler que quelques minutes sur le thème d'aujourd'hui, le devenir de l'amour de transfert selon Freud, je me suis contenté d'une lecture attentive du texte où il aborde le mieux ce sujet. Il s'agit des « Observations sur l'amour de transfert », en allemand « *Bemerkungen über die Übertragungsliebe* », daté de 1915. On peut noter d'emblée que « *Bemerkungen* » signifie plutôt « remarques » qu'« observations », terme qui semble se contenter de la seule clinique alors que « remarques » ajoute des réflexions, et que « *Übertragungsliebe* » veut dire tout autant « amour par transfert » qu'« amour de transfert », ce qui confère une petite note explicative et causaliste à ce qui serait purement descriptif.

Je voulais d'abord intituler ma petite intervention « L'assureur moribond et le prêtre, et la saucisse pour les lévriers ». Car une fois de plus on peut voir dans cet article que la pénétrance de Freud tient beaucoup à une autre « *Übertragungsliebe* », à savoir la puissance de ses métaphores et de ses comparaisons. Il a lui-même l'amour « du » transfert, au sens originel du terme.

Freud y décrit en long et en large cette situation très embêtante pour l'analyste, et néanmoins fréquente selon lui, de l'éclosion d'un amour chez une « patiente ». Pour nous indiquer comment œuvrer avec ce problème il va déployer d'innombrables nuances, tant pour décrire l'attitude que doit avoir l'analyste que pour décrire les options qui s'offrent à

l'amoureuse analysante, mais surtout pour caractériser la nature de cet amour.

En fin de compte il en fera un symptôme, et ne sera pas loin de considérer tout amour comme étant un symptôme du même ordre. Il est bien sûr évident pour nous que l'amour est une formation de l'inconscient comme une autre.

Freud commence par dire que face à l'apparition de cet amour, on pourrait penser de façon binaire qu'ou bien les deux protagonistes vont vivre ensemble, maritalement ou illégitimement, ou bien qu'ils devront se séparer. Il affirme que telle n'est pas la solution. L'analyse ne se situe pas dans une alternative aussi simpliste. D'ailleurs, on pourrait aisément constater qu'avec un autre analyste se reproduirait une même énamoration - Il me semble que ce n'est pas toujours vrai. Le psychanalyste doit en tout cas prendre en compte que c'est la situation analytique elle-même qui a créé cet amour et non pas ses qualités particulières. Remarquez que ce n'est pas rien que de penser comme cela. On peut certes se penser quelconque du point de vue de son « aimabilité », mais volontiers moins mauvais analyste que d'autres, et donc préféré et préférable. Voilà pour le côté fauteuil. L'analysante, quant à elle, doit selon Freud tout simplement accepter que c'est une inéluctable fatalité que d'être amoureuse de son analyste. D'une certaine manière il dit ainsi que la psychanalyse est une affaire d'amour. Et j'ajouterai : une affaire d'amour qui va en principe jusqu'à sa fin naturelle.

Pour Freud c'est de toute façon l'intérêt de la patiente qui doit primer dans une action analytique. Si l'on abandonne le traitement à cause de l'amour de transfert elle ne guérira jamais, et cet amour restera inavoué et surtout non analysé – Il a une confiance totale en sa méthode. Il évoque un piège : la patiente peut se déclarer guérie, et peut même renoncer à ses symptômes. Même en ce cas il est impératif de ne pas abandonner le travail analytique.

Car cet amour de transfert est au fond un amour de résistance à l'analyse. C'est l'affirmation principale de Freud. Il apparaît pour entraver sa progression. Très souvent il émerge au moment où l'on pouvait s'attendre à une révélation un peu pénible de la part de l'analysant. Et cet amour est très clairement une provocation – Freud utilise les mots français d' « agent provocateur ». Je dirai qu'on rencontre sa version flamboyante chez des patientes qui sont plutôt dans l'agir que dans la symbolisation névrotique classique. Cet amour est au service du refoulement. L'analysante veut y faire chuter l'analyste de sa hauteur, et c'est donc aussi un certain refus de l'autorité qui engendre cet amour. Il y a un côté *acting-out* dans l'amour de transfert.

Quelle attitude l'analyste doit-il adopter pour avancer en dépit de ce transfert amoureux ? Agréer la tendresse qu'on lui offre ? Se poser en « champion de la pureté des mœurs » et étouffer la partie animale du moi ? Et à nouveau la réponse est : ni l'un ni l'autre. Parce qu'on ne peut contraindre un esprit à sortir des enfers pour ensuite le prier d'y redescendre. À cet endroit Freud énonce quelque chose d'extraordinaire. Il écrit qu'il s'agit de remplacer les décrets (« *Oktroi* » en allemand) de la morale par les égards dus à la technique analytique, et ce pour le même résultat.

Cette phrase est fondamentale. Il écrit en somme que la technique peut et doit se substituer à la morale, et je dirais même peut et doit la prolonger. On retrouve ici un pendant du célèbre apophtegme du séminaire XI de Lacan : « Le statut de l'inconscient n'est pas ontique, mais éthique ». Et aussi ce fait que Freud parle souvent de « *Seelenlehre* », la « doctrine de l'âme », plutôt que de celle du psychisme. Dans ce mot composé il moralise la Science. Ceci me rappelle, pour rester dans le même registre, quelque chose que j'ai souvent constaté : une psychanalyse « moralise » certaines personnes de façon étonnante. Et je crois que c'est parce qu'un analysant se confronte à la contrainte du parler vrai, à la nécessité de la vérité.

Freud aborde justement cette question de la vérité dans la suite immédiate de l'article. Il soutient qu'il ne s'agit pas de dire à une analysante amoureuse qu'on partage certes ses sentiments, mais qu'il faut bien laisser de côté les choses physiques. Confondant erreur et faute il soutient qu'on ne peut pas dire cela, parce que le traitement repose sur la « *Wahrhaftigkeit* », c'est-à-dire la « véracité » ou la « véridicité ». Et ajoute qu'il ne faut pas se départir de l'« *Indifferenz* » que l'on a conquise. Le terme a été traduit par « indifférence », mais je crois qu'avec une telle traduction il y a une nuance qui échappe. « Indifférence » se rattache à de l'affect, alors qu'il s'agit ici d'une neutralité analogue à celle liée à la règle fondamentale, où l'analyste est branché sur une signifiante objectivable. Le traitement doit se pratiquer non seulement dans l'abstinence physique, mais aussi dans l'abstinence morale et intellectuelle, et ce terme d'« abstinence » peut être ajouté à la sémantique d'« *Indifferenz* ».

Si l'analyste répondait à l'amour de l'analysante, ce serait un désastre pour le traitement. La patiente aurait réussi ce à quoi aspirent tous les patients, à savoir « agir » (« *agieren* »), « répéter » (« *wiederholen* ») au lieu de « se remémorer » (« *erinnern* »). Ici Freud ne voit pas que l'analyse passe nécessairement par les fourches caudines de la répétition du transfert. Il ne fait évidemment pas la distinction entre le « transfert analysant » et le « transfert analysable » comme Safouan. À vrai dire, il me semble que lorsqu'on pratique une psychanalyse orientée vers le repérage des signifiants, le côté passionnel de l'amour de transfert n'émerge que très rarement.

Pour justifier l'abstinence de l'analyste, Freud utilise les deux historiettes auxquelles j'ai fait allusion. Si l'analyste cède à l'appel de l'amour il se trouvera dans la position du prêtre chargé de convertir un assureur moribond et mécréant. Lorsqu'il sort de la pièce le moribond reste athée et le prêtre a contracté une assurance. La patiente aura triomphé et l'analyste subira toutes les inhibitions et tous les tumultes

habituels de la vie amoureuse, d'autant plus que le refoulement sera renforcé chez elle, ce qui ne manquera pas de susciter des symptômes.

Il s'agit de considérer le transfert amoureux comme « irréel » et de saisir ses origines inconscientes et ses fondements infantiles – c'est-à-dire le fantasme et les signifiants. Et à nouveau Freud s'attaque à cet amour de transfert, et avec davantage de virulence. Ce n'est pas un vrai amour, dit-il, et il met le mot « amour » entre parenthèses comme pour le punir. C'est un « prétendu amour », la patiente y est obstinée et totalement indocile. C'est une résistance qui ne fait que prendre l'apparence de l'amour. Il existe selon lui un amour véritable, qui est comme tous les amours. Mais ce qui est particulier dans l'amour de transfert est que la résistance utilise cet amour normal pour en faire un phénomène pathologique de transfert. L'amour de transfert ne fait que jeter une seule saucisse au milieu de la course des lévriers, pour les empêcher d'atteindre la ligne d'arrivée et y récolter tout un chapelet de saucisses. À noter que Freud considère que l'amour normal répète un prototype infantile tout comme l'amour de transfert, et aussi que cet amour normal « frise » le pathologique. Il n'arrive pas à les distinguer.

L'article se termine par une présentation des avantages de la grande liberté intérieure acquise par un travail analytique allant jusqu'au bout.

Pour résumer ou extrapoler cet article, je dirai qu'il annonce que c'est en fin de compte l'analyse des signifiants et du fantasme qui doit prendre le relais de la morale ce qui peaufine la technique analytique, conduit l'âme selon Freud, ou le sujet selon Lacan, à renoncer à la passion amoureuse, qui n'est au fond qu'une passion de l'être, une passion d'être, une passion d'être aimé et une passion pour l'être supposé savoir quelque chose sur cet être, et tout cela au profit de cet autre amour qui se signifie dans la traversée analytique elle-même vers le désêtre. Tout cela, Freud le dit à sa manière.